

GRANDE MOTION DU PALAIS ROYAL,

OU

RENDEZ-NOUS VOS COMPTES.

Rendez vos comptes.

Qu'avez-vous fait de dix-huit cens millions d'Aſſignats ?

Qu'avez-vous fait de l'Impôt du quart de nos revenus !

Qu'avez-vous fait de notre argenterie & de nos boucles de ſouliers ?

Qu'avez-vous fait de la dépouille de toutes les Egliſes ſupprimées, & de tous les Couvens ?

Qu'avez-vous fait du produit de tous les grains que le Roi avoit achetés, dans toutes les parties du monde, pour que ſon Peuple ne manquât pas de pain ?

Qu'avez-vous fait de quarante à cinquante millions que vous avez empruntés ?

Qu'avez-vous fait des Impôts qui montoient à quatre cens ſoixante-quinze millions par an ?

Qu'avez-vous fait des dons patriotiques ?

Comment ceux d'entre vous, qui ſont venus à pied ou par le coche, roulent-ils en caroſſe, entretiennent-ils des Maîtreſſes, ont-ils acheté des Terres, des Châteaux, placé des fonds conſidérables dans l'Etranger?

Pourquoi ceux qui n'avoient rien, ſont-ils riches, & ceux qui étoient riches ſont-ils pauvres?

Qu'eſt devenu notre numéraire? où ſont allés nos louis d'or, nos écus, notre monnoye?

Pourquoi notre Commerce eſt-il anéanti, nos Atteliers ſans ouvrage, le Peuple ſans reſſource?

Pourquoi, à meſure que nous ſommes devenus plus gueux, tout eſt-il devenu plus cher?

Qu'avez-vous fait de notre Armée, aujourd'hui réduite à la moitié, aujourd'hui ſans diſcipline, ſans ſubordination, ſans Officiers?

Pourquoi nous avez-vous rendus des objets de mépris, de haine ou de pitié aux yeux de tous nos Voiſins?

Qu'avez-vous fait de nos Colonies qui faiſoient vivre quatre à cinq millions d'habitans en France?

Comment avez-vous fait un peuple féroce d'un peuple aimable & doux?

Comment avez-vous fait fuir nos Princes, nos Grands Seigneurs, & tous les gens riches qui faiſoient vivre les pauvres?

Comment avez-vous éloigné de cette terre de promiſſion tous les Etrangers qui y accouroient de toutes les parties de l'Univers, y conſommoient nos denrées, & achetoient les ouvrages de notre induſtrie?

Pourquoi avez-vous appellé à leur place tous les mauvais ſujets, tous les brigands des pays qui nous avoiſinent ?

Comment de la plus heureuſe, de la plus riche, de la plus gaie Nation du monde connu, en avez-vous fait la plus malheureuſe, la plus pauvre, la plus triſte ?

Comment notre or & notre argent ſe ſont-ils convertis en papier ? Pourquoi l'avez-vous introduit quand l'expérience du paſſé vous avoit appris qu'il avoit toujours réduit le Royaume le plus floriſſant à la misère ?

Pourquoi n'avez-vous pas cru M. l'Abbé Maury, qui vous a démontré que ce papier feroit le malheur du peuple ?

Pourquoi n'avez-vous jamais laiſſé parler à votre Tribune, que les foux, les intriguans & les factieux ?

Pourquoi avez-vous ſoudoyé des ignorans, des va-nuds-pieds, pour étouffer, à votre gré, par leurs cris, la voix de la vérité & de la raiſon ?

Pourquoi avez-vous tout bouleverſé quand on ne vous avoit chargé que de corriger quelques abus, de concert avec le Roi qui vous a appellés auprès de lui ?

Pourquoi vous êtes-vous parjurés & avez-vous manqué aux ſermens que vous avez faits à vos Commettans ?

Pourquoi avez-vous puni ce bon Roi, de l'envie qu'il a toujours montrée de nous rendre libres ?

Pourquoi avez-vous eu l'audace de le faire retenir prisonnier par ses propres Sujets ?

Comment n'avez-vous pas été touchés de sa bonté, de sa patience, de sa résignation ?

Comment avez-vous eu le courage & l'audace d'exciter un peuple égaré contre la plus grande & la plus auguste des Reines ? Nommez les malheureux qu'elle a faits, & je vous dirai à combien de milliers de pauvres elle a tendu les bras ? Vous en avez cru de vils Courtisans, envieux les uns des autres ; vous en avez cru des Ecrivains non moins vils ; vous en avez cru ce que la Cour & la Ville avoient de plus infâme ?

Pourquoi . . . . . ? Mais je n'aurois jamais fini. Rendez vos comptes, & ne vous flatez pas que nous vous laisserons aller jouir en paix du fruit de vos rapines, de vos forfaits dans les pays où vous vous preparez à chercher une retraite. Rendez compte du bien que vous n'avez pas fait, de concert avec le meilleur des Monarques, & du mal que vous avez fait en le violentant.

(*Extrait du Journal Général de M. de Fontenai, du Samedi 10 Septembre* 1791.)